

Seuls, nulle part

David Forget

À l'autre moitié de moi-même...

Prologue

Quand le soleil s'éteignit, la tempête qui sévissait sur l'Outaouais redoubla de vigueur et le monde s'écroula. La louve blanche hurla. Quelque chose se brisa en elle.

Première partie

Soleil noir

Chapitre 1

La veille

1

L'enfant de cinq ans – *et demi*, aurait-elle fièrement ajouté – marchait d'un bon pas, les bras tendus devant elle. Caroline, la propriétaire de la garderie Mes Amis Lutins, guidait la fillette qui courrait sur les sentiers bien déneigés près du terrain de jeux.

- Attention au banc à droite. Reste à gauche... C'est bon.

Le visage de Mai resplendissait de plaisir.

Plus loin dans le Parc Fontaine, Maude surveillait les autres enfants qui jouaient dans la neige. Les milliers de traces de pas et les dizaines d'anges confirmaient plusieurs heures de plaisir.

- Arbre devant, s'exclama Caroline.

Mai s'arrêta et se tourna vers la voix familière, agitant sa mitaine.

- Reviens, reprit la propriétaire, tu es assez loin.

- Ok, Mai s'en vient !

Pendant que l'enfant se dirigeait vers elle, marchant comme un robot, emmitouflée dans son habit d'hiver, Caroline s'assura que sa nouvelle employée n'avait pas de problème avec le reste du groupe. Tout semblait sous contrôle du côté de Maude.

La majorité des enfants construisaient un bonhomme de neige. Avec fierté, Pierre enfonça une carotte au centre de la boule lui servant de face.

Quelques secondes plus tard, Mai se jeta dans les bras de Caroline, ses yeux vitreux fixant la responsable des Amis Lutins comme s'ils pouvaient voir même si la fillette était aveugle de naissance.

*

France quittait la bibliothèque du Parlement. Pendant l'heure du dîner, elle désirait acheter une bouteille de vin pour le lendemain. *Quarante ans*, pensa-t-elle, *le temps passe tellement vite, c'est fou*. Depuis plus d'une semaine, elle préparait l'anniversaire de son mari. *Un bon souper intime demain*. Elle s'imaginait Alexandre devant le poulet farci au fromage, coupe à la main devant le plat fumant. *Je lui donne ses cadeaux avant ou après ?* Cette question lui rappela son idée de l'an passé. Les yeux d'Alexandre s'étaient agrandis de surprise en voyant les cinq volumes de *La Grande Anthologie de la Littérature Québécoise* remplacer une rangée de romans dans sa bibliothèque personnelle. Devant France, la main rouge se transforma en piéton blanc.

La rue Wellington, avec tous les autobus, les centaines de voitures, les passants et, encore pire, les inévitables touristes, avait tendance à s'engorger rapidement sur l'heure du midi. France traversa en songeant à la fête surprise qu'elle avait organisée pour la fin

de semaine. *Avec le souper de demain, Alex pourra jamais deviner !* Visage souriant sous sa tuque rouge, France se dirigea vers la LCBO du centre-ville d'Ottawa.

*

Alexandre enseignait à Hull depuis sept ans. Il mangeait en compagnie de son meilleur ami à la cafétéria de l'Université du Québec en Outaouais. Michel avala une bouchée de son sandwich au jambon et demanda :

- Qu'est-ce que tu fais pour ta fête ?
- Un bon souper demain. C'est jeudi alors...

Alexandre devait parler fort pour couvrir le brouhaha de la cafétéria. Il vola une gorgée à son verre de lait avant de poursuivre :

- Je passe la soirée avec ma femme. On va rester tranquille... France travaille toute la journée et j'enseigne *littérature québécoise du vingtième siècle* en fin d'après-midi.

Ce fait s'allia à la mention de sa fête et généra le souvenir de ce que sa femme lui avait offert l'an passé.

- En plus, continua Alexandre, ils annoncent une méchante tempête...

Michel acquiesça. Tout le monde parlait de la météo du lendemain. Il termina son sandwich, laissant la croute de côté, avant de faire ce qu'il avait promis à France :

- Pascale et Jean-François vont venir chez moi samedi. Viens prendre une bière...

- Ça fait une éternité que j'les ai pas vus !

Enchanté de cette nouvelle, Alexandre accepta l'offre. Il ajouta la sortie sur sa liste mentale de choses à faire.

Parfait, se félicita Michel, mission accomplie.

- J'avais coucher Mai à l'heure habituelle mais t'arrives quand tu veux, conclut-il en se levant.

Michel alla porter son plateau et s'empara du journal qui trainait sur le comptoir. *Le vidangeur en attente de son procès : la GRC accumule encore plus de preuves,* informait le long titre de la première page. Michel frémit en regardant la photo de l'homme chauve au visage couvert de taches de rousseur. La folie et la rage faisaient briller ses yeux.

*

Bobby percevait quelque chose de négatif dans l'air. Ses sens l'informaient d'un changement imminent. Peut-être sentait-il seulement la tempête à venir ? Devant la fournaise du sous-sol, couché en boule dans son panier, le chat orange miaula. Un miaulement terrifié, semblable à un mauvais pressentiment.

*

France approchait de sa maison, l'esprit toujours préoccupé par l'organisation du souper du lendemain et de la fête surprise de samedi. Elle aperçut Frédéric, son riche voisin, et le salua de la main. Ce dernier regardait à travers elle comme si elle n'existait pas. Perdu dans ses pensées, il vivait dans son propre univers. Sans se formaliser de ce comportement, France fouilla l'intérieur de son sac à main à la recherche de ses clés.

Quand France entra chez elle, Bobby se frotta sur ses jambes, ronronnant déjà.

- Laisse-moi entrer !

Bobby l'attendait toujours devant la porte. France l'imaginait bondir en dehors de son panier au son de la clé entrant dans la serrure. Fidèle à son habitude, son chat lui avait amené un de ses jouets en guise de bienvenue. France ramassa la souris en plastique après avoir fermé la porte et enlevé ses bottes.

- Viens Gros Bobby.

Alexandre n'était pas arrivé. France cacha la bouteille de vin, accompagnée de Bobby qui la suivait partout, telle une mini ombre.

Le coin du chat, avec sa nourriture et son eau, était situé au sous-sol dans la salle de lavage. France s'assura que Bobby ne manquait de rien et vida sa litière. Le chat miaula pour se faire prendre. Ce que fit France. *Goûter le bonheur du présent*, répétait toujours son mari. Clairement, son chat maîtrisait cette philosophie.

Bobby était particulièrement affectueux et insistant en cette veille de tempête. France l'installa sur ses genoux. Elle ouvrit son portable pour vérifier ses courriels. Sur l'image de fond d'écran, Alexandre portait une ancienne cotte de maille. Il coupait leur gâteau de mariage de son épée, tout sourire.

2

Paulo venait de sortir du Centre d'Aide de l'Outaouais. Louise lui avait permis d'utiliser l'espace séparant les deux édifices. L'allée de moins de trois mètres menait à une clôture munie d'une porte rouillée. Personne ne l'empruntait depuis que l'usine Gold Textile avait acheté les terrains en arrière. De vieilles boîtes en bois et des morceaux de carton empilés n'importe comment ainsi que les déchets parsemant le sol généraient un climat d'abandon.

L'homme savait que le lendemain serait une journée éprouvante. Les divers matériaux empilés devant lui laissaient présager le pire. Entre les deux murs de briques le protégeant du vent, le mendiant commença à construire son abri de fortune. *Pas question que je dorme sur un banc du parc ce soir*, pensa-t-il. Il aurait aussi pu accepter la place que Louise lui avait offerte mais sa fierté le forçait à se débrouiller seul. *Tu l'as juré. Sol, banc dur. Plus de lit douillet.* Lorsqu'il avait tué les vingt-sept enfants, Paulo avait tout perdu. Il avait laissé la maison à sa femme et avait décidé de vivre dans la rue, seul. *Tu*

mérites pas mieux. Sa conscience, qui possédait le ton et la voix de son ex-femme, le lui rappelait sans cesse. *Tu vaux moins que rien.*

Le sans-abri, marteau en main, ajusta son foulard autour de sa longue barbe grise et commença à travailler.

*

Un autobus s'arrêta devant l'arrêt situé à une minute de marche du Centre d'Aide. Paulo s'avança vers les gens qui en descendaient.

- Vous auriez pas un peu de change ?

Il tendit ses deux mains. Il ne portait plus la bague que son ex-femme lui avait donnée à une époque qui s'effritait dans ses souvenirs.

De retour dans l'allée, Paulo s'assura que le toit de son abri tiendrait le coup. Il espérait que les trois étages des murs l'encadrant limiteraient l'accumulation de neige. En travaillant, il récitait en boucle le nom des vingt-sept enfants. Ce mantra ressemblant à une prière lui permettait de ne plus entendre les accusations de sa conscience. Pour un certain temps.

Frédéric travaillait sa dernière composition. L'inspiration le fuyait. Le piano demeurait silencieux devant lui. Pour le moment, la partition blanche. Il se leva, tourna en rond dans le salon, songeur. Après quelques minutes, il se laissa tomber sur son tabouret. *Demain*, décida-t-il.

- Demain...

L'artiste laissa glisser ses mains sur les touches, sans réfléchir. En même temps, il fixait son Picasso encadré au mur. De sombres souvenirs l'assaillaient. Pianotant distraitement, Frédéric pensait à sa mère. Elle détestait quand il jouait sans se concentrer. Il sourit. Ses doigts se baladaient sur les touches sans qu'il ait besoin d'y penser, dénotant un nombre incalculable d'heures de pratique. *Encore une heure*, disait toujours sa mère, *tu deviendras pas célèbre en étant fainéant*.

L'image de sa mère fit remonter les sentiments de son enfance. L'artiste les transposa sur son instrument. Une mélodie triste, lugubre ; une lente agonie s'extirpa du piano. Il s'inspira de la tristesse solidement ancrée dans son âme, sa compagne de tous les jours, et laissa ses doigts faire le reste du travail.

Il joua, modifia, améliora et rejoua passionnément sa création jusqu'à ce qu'il soit satisfait. *Parfait*. Il s'accorda enfin une pause santé et mangea une pomme et quelques morceaux d'un brie déjà entamé.

- Elle aurait été satisfaite, dit-il.

Sa décision était prise. Frédéric rejoua sa composition. *Demain*, se promit-il.

*

Thierry mâchait sa gomme. Pour éviter de penser à fumer, il préparait ses accessoires pour le lendemain. Il faisait miroiter son coupe vitre à pointe de diamant. Comme hypnotisé par les reflets, il se souvenait de son premier vol. Jeune adolescent, installé à une table de la bibliothèque municipale...

*

...Thierry faisait semblant de lire une bande dessinée de Tintin. Nerveux, il examinait les alentours. Il savait ce qu'il voulait et attendait le moment propice.

Quelques minutes plus tard, un homme déposa son sac sur la table en face et laissa son manteau sur le dossier de la chaise qu'il venait de tirer. Thierry savait que c'était sa chance. Il patienta. L'inconnu déambulait dans les rangées de livres. Thierry se leva et alla déposer sa bande dessinée dans le chariot d'ouvrages à classer. Quand l'inconnu tourna le coin d'une des rangées, Thierry se dirigea vers la chaise tirée. Devant d'innombrables témoins, il agrippa le manteau de cuir et l'enfila comme si c'était le sien. L'adolescent quitta l'édifice public. Dans une des poches du manteau, il trouva un paquet de cigarettes.

*

- Merde, bougonna Thierry en examinant le reflet de sa barbe brune bien taillée dans son coupe vitre.

J'en fumerais juste une, rêva-t-il. Même pas, juste une bonne bouffée.

Il se revoyait passer devant le commis de la bibliothèque avec la subtilité d'un fonctionnaire quittant le travail plus tôt, mallette en main, ayant l'air de s'en aller à une réunion importante. Thierry balaya le souvenir de son premier vol et revint à sa préparation. Il savait que céder à cette tentation serait fatale pour sa résolution.

Thierry plaça le premier sac-à-dos sur la table du salon. *J'espère qu'on va y goûter demain !* La télévision ouverte au canal météo confirmait son souhait. *Alerte de tempête hivernale en vigueur*, pouvait-on lire pour la région de l'Outaouais.

L'hiver était de loin sa saison préférée, la plus payante. *En plus, ça tombe un jeudi et il est jamais là !* Il rangea le coupe vitre, son fidèle compagnon et jeta sa gomme.

Thierry se versa un café en planifiant les derniers détails du cambriolage qu'il avait organisé pour le lendemain.

Christine travaillait aussi deux soirs par semaine au bar Le Nirvana, situé près du campus de l'Université du Québec en Outaouais sur le boulevard Taché. Elle consacrait ses journées à ses études universitaires en médecine et à son travail d'infirmière à temps partiel. Pour économiser, elle louait un appartement au centre-ville de Hull. Christine voyageait en autobus pour soigner les patients de la clinique Appletree de la capitale. Elle étudiait à l'Université d'Ottawa. Pendant le reste du temps, la femme de vingt-deux ans parcourait à pied ou en vélo les innombrables sentiers du Parc de la Gatineau, écrivait des poèmes et jouait parfois aux échecs. Elle adorait terminer ses soirées en pratiquant sur internet. Christine avait d'ailleurs obtenu le niveau respectable de maître national à la suite de sa brillante performance lors du dernier Championnat canadien.

En ce mercredi soir, la clientèle du Nirvana était majoritairement constituée d'étudiants, de rares professeurs et des fans des Vulgaires Machins. Le groupe rock faisait la promotion de son nouvel album dans l'autre salle. La première moitié du spectacle venait de se terminer et une trentaine d'admirateurs pleins d'énergie rejoignirent les autres clients au bar. Pendant l'entracte, tout le monde se dépêchait pour aller à la salle de bain ou se commander une bière, ou les deux, avant la fin de la pause. Le duo de serveuses versait bière après bière et coordonnait le travail de façon admirable. Adèle-Louise tendait les consommations aux clients alors que Christine encaissait l'argent, déposant les pourboires dans la poche de son tablier. Elles travaillaient comme deux sœurs.

À l'autre bout de la grande pièce, quelques membres de l'équipe de hockey locale, les Révolvers de Hull, discutaient autour d'un pichet presque vide. Sur la banquette dans le coin du Nirvana, les trois vedettes des Révolvers trinquaient à leur triomphe contre l'équipe de Drummondville.

Une atmosphère de fête entourait les clients du Nirvana qui avaient de la difficulté à s'entendre.

Un groupe d'adolescentes patientait devant le bar.

- Ils annoncent je sais plus combien de centimètres, affirma une étudiante, demain c'est la tempête du siècle !

- On prend un taxi de toute manière. Pis on a juste à pas se pointer demain.

La jeune femme, qui portait un t-shirt sur lequel on pouvait lire *Puits sans fond*, agita les bras, pleine d'enthousiasme.

- Ça marche. J'ai juste *littérature québécoise* demain après-midi.

- Party !

Le sourire de son amie annonçait une longue nuit.

- Deux autres b52, lança-t-elle à la serveuse.

Christine attacha ses longs cheveux blonds à l'aide d'un élastique en faisant signe aux deux jeunes femmes qu'elle les avait bien entendues. Elle prépara les consommations – Baileys, Grand Marnier et Kahlua dansaient dans ses mains – en continuant à réviser mentalement pour son examen de mardi prochain.

Les membres des Vulgaires Machins se préparaient à continuer leur spectacle. Les fans se bouscullaient déjà devant la scène.

À l'extérieur, le vent se levait sans presse et quelques flocons laissaient présager une énième sortie des déneigeuses de la ville cette année. Au bar Le Nirvana, le groupe québécois entamait les premières notes de *Compter les corps*.

*

Après le rush de l'entracte, les deux serveuses respiraient enfin. Un client s'approcha du bar.

- Même chose ma belle, lança le capitaine des Révolvers en levant son verre presque vide en direction de Christine.

Son sourire plein de confiance revint ensuite vers ses deux coéquipiers. Il replaça distraitement sa casquette arborant le logo de l'équipe en retournant à la table du fond.

- J'sais pas pour vous, les boys, mais j'sais comment j'aimerais terminer ma soirée !, s'amusa le défenseur.

- Que oui, compléta le capitaine en se glissant sur la banquette, surtout après notre belle performance !

Le gardien au visage couvert d'acné et l'énorme défenseur semblèrent comprendre le sous-entendu, comme ils pouvaient deviner la stratégie pendant un jeu complexe lors d'une partie.

- On le mérite bien !

Malgré le spectacle, il n'y avait que deux serveuses le mercredi. Adèle-Louise arriva avec le pichet de bière industrielle commandé par le capitaine et le déposa sur la table.

- C'est quoi le nom de ta copine au bar ?, demanda le défenseur.

- Christine... Moi, c'est Adèle-Louise, précisa-t-elle en se penchant exagérément vers le joueur. Mais tout l'monde m'appelle, Ada...

Un client portant un t-shirt des Vulgaires Machins commanda une bière en passant. La serveuse quitta le trio en souriant un peu trop.

- Pas pire, commenta le capitaine en jouant avec sa casquette.

- J'aime mieux l'autre, précisa le gardien d'un ton rêveur, Christine...

Dans son regard quelque chose de malsain passa.

Pendant ce temps, le groupe jouait et les spectateurs s'agitaient de plaisir.

*

Le spectacle était terminé. La fin de la soirée approchait. Une camionnette sur laquelle on avait peint *Vulgaire Tournée* passa devant le Nirvana et s'éloigna. Les flocons de neige dansaient vers le sol.

À l'intérieur du bar, Christine changea la liste de lecture de son iPhone. Personne n'écoutait vraiment la musique de toute manière. Elle appuya son index sur *les meilleures de Christine*, puis sur *aléatoire*. Une chanson d'Enigma accompagna instantanément le brouhaha de la grande salle. Elle emplit un pichet de bière destiné à une table d'étudiants, ceux qui discutaient avec un professeur de mathématique. En travaillant, elle repassait rapidement dans sa mémoire toutes les parties du cœur et leurs fonctions. *Oreillette; cavité supérieure; fine paroi; reçoit le sang de la circulation sanguine*, révisa-t-elle pour l'examen. Christine déposa le pichet sur son plateau à côté des deux coupes de vin et se dirigea d'abord vers les deux hommes qui se souriaient. En repassant les particularités de la veine cave supérieure – *La VCS transporte le sang désoxygéné de la moitié du corps...* –, elle déposa les consommations et accepta le billet de vingt dollars en continuant à réviser. Christine fouilla dans son tablier. Elle déposa sept dollars sur la table. *Oublie pas, les rapports latéraux se font avec le nerf phrénique*, se dit-elle. Elle accepta le pourboire et se dirigea vers la table de cinq où elle déposa le pichet devant le professeur. Elle lui sourit en faisant un quatrième crochet à droite de son nom dans son calepin.

Christine passa devant la table des joueurs de hockey, qui la déshabillaient du regard, sans les voir, trop occupée par la fonction principale de l'aorte.

Pendant que les fêtards se partageaient le pichet, Christine prenait une autre commande à la table voisine. En retournant au bar au centre de la salle, elle se versa un verre d'eau minéral.

La neige commençait à s'accumuler à l'extérieur et déroulait son tapis blanc sur l'Outaouais, annonçant un lendemain difficile.

*

Deux pichets vides vibrèrent quand un des joueurs de hockey frappa la table en revivant les moments clés de la partie contre Drummondville.

- Pis quel arrêt, termina le capitaine en remplaçant sa casquette où on pouvait lire *Révolvers* devant et *Hull, Gatineau* sur les côtés.

- Sur le bout de la jambière, compléta le défenseur, incroyable !

Le gardien lui tapa l'épaule alors que se terminait une chanson de Jean Leloup. Le capitaine se leva et se dirigea vers le bar, remplaçant encore sa casquette.

- On les a massacrés !, s'excita le gardien en regardant Christine boire une gorgée du coin de l'œil.

Les clients commençaient à quitter les lieux et il ne restait que quelques petits groupes de couche-tard au Nirvana.

Pendant qu'Adèle-Louise était à la salle de bain, le capitaine tenta sans succès de séduire Christine. Au grand soulagement de celle-ci, il retourna enfin à sa table en titubant, dernier verre en main. *Un de trop*, constata la serveuse en remontant ses lunettes.

Les trois joueurs terminèrent leur bière en continuant leur bruyante conversation.

Adèle-Louise s'assurait que son rouge à lèvres lui donnait une bouche parfaite.

- Qui est la plus belle, demanda-t-elle au miroir.

Toi, répondit-elle à son reflet.

- Pis j'suis prête !

Elle rangea méticuleusement ses accessoires dans sa bourse et replaça sa blouse. Seul un œil averti aurait pu voir la différence. Adèle-Louise sourit de satisfaction.

Deux autres clients réclamaient des consommations de fin de soirée. Repassant mentalement le nom des quatre valves cardiaques, Christine servit une Molson et une Maudite. Une partie de son cerveau songeait simultanément à la fin de son quart de travail et à son lit. Elle ferma la caisse enregistreuse et attrapa son verre d'eau qu'elle vida d'un geste résolu. *Révision terminée !*, se félicita-t-elle, *pas pire...* Elle serait sans doute parmi les trois plus forts de sa classe, sinon la meilleure. Tout allait pour le mieux dans la vie tranquille de l'étudiante.

Quand son amie d'enfance revint de sa séance de beauté, Christine s'activait à laver le comptoir du bar.

- J'aurais jamais pensé qu'on travaillerait ensemble, sourit Adèle-Louise. En Outaouais !

*

Christine mentionna à son amie son début de mal de tête :

- J'sais pas ce que j'ai.

Elle venait d'enlever ses lunettes et se frottait les tempes.

- Vas-t-en, je peux fermer seule. Je m'endors pas pantoute.

Adèle-Louise tourna presque subtilement la tête en direction du défenseur des Révolvers et lui sourit.

Christine remercia sa grande amie et, après une ou deux objections rhétoriques, accepta son offre.

- Si je dois partir seule, sourit celle-ci, ayant en tête visiblement l'intention contraire, j'appellerai Marco ou Julie... Au pire, je prendrai un taxi.

Christine quitta Le Nirvana quelques minutes plus tard, son iPhone jouant une chanson de Bon Jovi. Elle ne remarqua pas le joueur de hockey qui la suivait à distance raisonnable. Elle fredonnait *You give love a bad name* en remplaçant un de ses écouteurs. Dans sa tête, mille et une idées luttaient pour son attention. Même si elle en était incapable, Christine tenta de faire le vide et de ne penser à rien. Elle pensa aussitôt à son

examen de mardi puis à sa dernière victoire aux échecs. La jeune femme abandonna le combat et laissa son cerveau diriger son trafic mental en espérant trouver le sommeil rapidement.

Le temps était encore doux malgré les flocons qui tombaient bien droit, commençant à s'accumuler sagement au sol. Les bourrasques et la colère de mère nature allaient exploser en début de matinée.

*

Pour atteindre son appartement plus rapidement, Christine avait l'habitude de traverser les sentiers du grand Parc Fontaine et d'accéder à son logis en passant par une des nombreuses allées menant aux rues du quartier. Même si elle évitait ce trajet le soir ou la nuit, le mal de tête qui commençait à embrouiller son esprit la convainquit que le chemin le plus court demeurait le meilleur.

Christine remarqua que quelques maisons entourant le parc sur la rue perpendiculaire à la sienne étaient éclairées malgré l'heure tardive. Des filets de lumière s'échappaient entre les arbres et les barreaux des clôtures.

Mais Christine ne pensait qu'à son lit double *douillet*. Et à son dernier cours de médecine sur le système nerveux. L'étudiante quitta le sentier et se dirigea vers l'allée

menant à sa rue. *Vite, mon lit*, pensa-t-elle. Elle marchait dans une section où aucun lampadaire ne l'aidait. Christine utilisait son iPhone comme une lampe de poche.

Elle avait presque atteint la partie éclairée de l'arche de l'allée, terminant sa marche à travers son *petit Central Park*. Elle appelait ainsi le parc à cause de sa grandeur et des nombreux sentiers reliant les rues du centre-ville. Les centaines d'arbres lui rappelaient aussi New York. L'image de la mosaïque *Imagine* tournant dans sa tête, Christine approchait du but. Quand elle s'enfargea dans une racine couverte de neige, son iPhone vola dans les airs. Les écouteurs quittèrent ses oreilles comme par magie.

Le son à peine audible d'un piano provenant de la maison du coin et la première bourrasque sérieuse accompagnèrent sa chute. Lorsque Christine se relèverait, sa vie ne serait plus la même.

5

Une partie de l'aile ouest de la prison à sécurité maximum de Hull contenait deux fois plus de gardiens. Cette section spéciale suivait ses propres règles de sécurité super maximale. Les agents correctionnels appelaient le couloir trop éclairé le *supermax*. Les cinq détenus de cette section hautement surveillée demeuraient isolés du reste de l'univers carcéral. Leur cellule ne contenait aucune fenêtre. Celles-ci étaient toutefois équipées de caméras, à l'instar du couloir.

Mains menottées dans le dos et fers aux pieds, Victor revenait de sa marche. Chaque nuit, pendant quinze minutes chronométrées, il pouvait arpenter le gymnase vide, toujours accompagné de deux gardiens armés. Le reste du temps, il demeurait isolé dans sa cellule. Victor avait vécu seul toute sa vie. Avec le temps, la solitude était devenue sa meilleure amie. Par contre, le goût du sang lui manquait. Le tueur en série le plus vicieux ayant sévi au Canada s'était lui-même nommé *le porteur de lumière*. La porte électronique se referma alors que Victor salivait en s'imaginant croquer dans les cœurs de ses geôliers.

- Vous me traitez comme un sale rat, murmura-t-il.

La rage brillait dans ses pupilles. Il pensa à Julie en passant sa main sur sa tête rasée. Un lien mnémonique indissoluble lui renvoya l'image des trois garçons. Roberto, Georges – que toute l'école surnommait Georgie – et Steve. Tous morts.

- Personne ne me traite de rat, grimaça Victor. Personne.

6

C'est plus sombre près des clôtures là-bas, planifia le gardien de but des Révolvers de Hull, dans le coin sombre sans lampadaire.

Son sens tactique ne l'avait jamais laissé tomber. La chance non plus. Il plaça son foulard des Sénateurs sur son visage acnéique. Il suivait la serveuse qui marchait sur le

sentier de pierres couvert de neige. Celle-ci arrivait près des cèdres centenaires. Les arbres et les clôtures créaient une barrière parfaite entre le parc et les maisons l'entourant. Le gardien entendait en sourdine une musique triste provenant de celle qui se dressait au coin de la rue.

Quand Christine tomba, la vedette de l'équipe de hockey locale se dit qu'il était aussi chanceux que lorsque la rondelle avait frappé le bout de sa jambière. Il s'élança vers la jeune femme, pire qu'un démon sautant sur l'autel réservé au sacrifice de la virginité.

*

L'enfer s'abattit sur la serveuse, s'enfonça en elle, encore et encore, avec violence. Une violence qu'elle n'avait vue que dans les films. La neige se couvrait de sang. Christine aurait vendu son âme sans hésiter pour une seconde d'inconscience. Elle se débattait sans succès.

- *à l'iiiiiddeee*, susurra-t-elle.

Le gant de cuir qui serrait violemment sa bouche l'empêchait de crier. Seul un murmure étouffé s'échappa. Personne ne pouvait l'entendre de toute manière.

Christine se réfugia dans le tourbillon douloureux de ses pensées. Elle tentait de fuir la réalité sans y parvenir.

*

Le gardien n'entendait plus la faible musique au loin. Seule l'extase ténébreuse se peignant sur son visage couvert d'acné habitait son corps et son esprit. C'est en atteignant l'apogée tant recherchée qu'il crut percevoir une forme sombre au-dessus de sa tête.

La main levée de la serveuse. *Elle tient quel...* Le gardien n'eut pas le temps de comprendre. Mille couleurs explosèrent devant ses yeux.

*

La main de Christine saisit la roche. Elle savait qu'elle n'avait qu'une seule et unique chance. Elle frappa avec toute la force qu'elle trouva en elle. Sa douleur lui donna l'énergie nécessaire. Elle visa le côté gauche. Frappa une autre fois. Puis une autre. Encore et encore. Elle cria à s'arracher l'âme en frappant une énième fois.

*

Le gardien se plia en deux quand la roche percuta sa tempe. Ses yeux se révélsèrent presque en même temps. Les coups pleuvaient mais il ne les sentait plus. Sa